

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44

(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

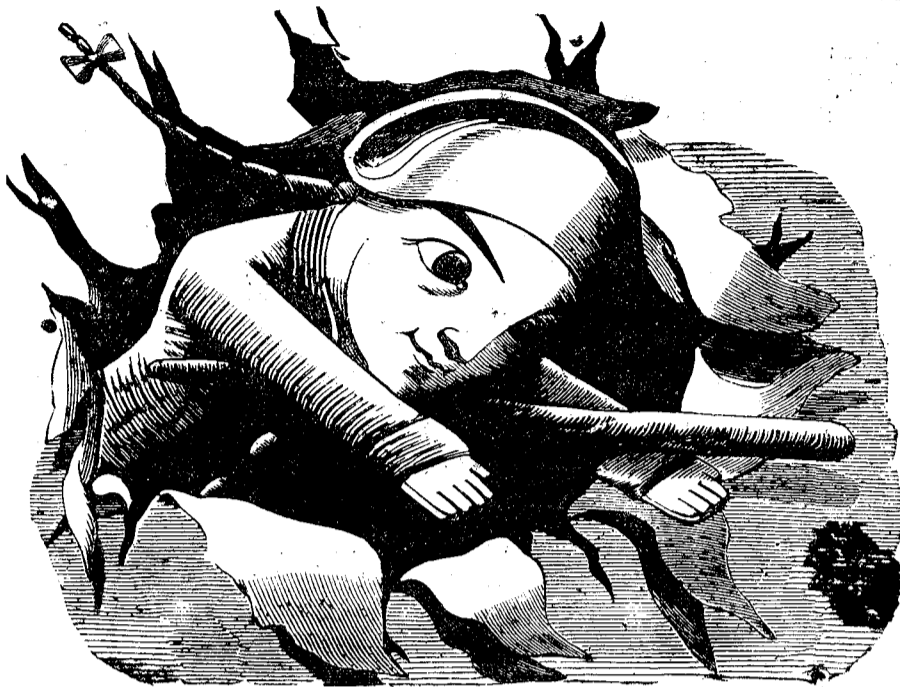
et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France.....	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus.....		

Les manuscrits non-insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Une indisposition subite de Jean Guignol nous prive de son article patois.

Il paraîtra sous ce titre :

LA ROBE WATEAU DE LA COMTESSE DE PARIS

Les Totoriens de Lyon

Il y a des jeunes impérialistes à Lyon : ils sont deux. Ils n'étaient d'abord qu'un.

Quand nous partîmes de Melun,
Nous étions un ;
En arrivant à Carcassonne,
Plus personne !

Un seul ! Lui seul et c'était pas assez. Heureusement qu'avec le post-scriptum, il en a raccroché un second.

La Totorerie lyonnaise compte deux défenseurs : Leurs noms ? Jules Sugier et Louis Querlou !

Histoire, range les soigneusement, ils sont si petits que tu pourrais les perdre.

L'Impérial publie leur manifeste. Ces éphèbes ont manifesté, parce que, imaginez-vous qu'ils ne veulent pas être dupes d'une alliance louche ! Ils n'ont qu'un drapeau : le drapeau d'Austerlitz et de Sébastopol. Pardon ! ça fait deux drapeaux ça. Vous ne savez pas encore compter jusqu'à deux ! Et celui de Sedan, que vous ne montrez pas ! petits cachotiers.

Et je vois encore un autre drapeau : il sort de vos culottes.

Renforcez vos pantalons
La chemise qui vous pend ;
Qu'on ne dise pas que les Napoléons
Ont arboré le drapeau blanc !

Enfin, nous allons savoir bientôt, combien est forte la jeunesse totorienne. Quand nous connaissons le nombre des admirateurs de Victor, nous achèterons des biberons, et eux en feront cadeau.

Comptez-vous, mes petits enfants, et si vous êtes bien sages, vous ferez joujou : vous jouerez aux Badingue ou à l'empire fondu, ou je vous passe mon petit corbillon : qu'y met-on ? Un Napoléon.

Seulement, voilà qu'il fait froid, un bon conseil ; n'allez pas trop loin de vos mères : c'est si sale un nez morveux.

GNAFRON.

LA DERNIÈRE FERRAILLAGE

On ne discute plus : on ferraille. Une foule d'épées de Damoclès sont suspendues sur la tête de la presse. Toute plume qui ose une réflexion risque d'être brisée à coups de sabre. L'administration, la diplomatie, la magistrature tiennent en réserve des épées de combat. Dites-vous que le traité de Tien-Tsin manque de clarté ? M. Fournier vous envoie sa carte. Critiquez-vous l'intérieur ? M. Waldeck-Rousseau délègue ses mignons. Attaquez-vous l'agence Havas ? Vous voyez sur qui M. Lebey.

Aux Romains, il fallait du pain et des gladiateurs ; aux français aussi. S'ils n'ont pas de pain, ils ont des gladiateurs

Chaque jour amène son duel ; le dernier est celui de M. Lebey avec M. Saissy

Dans le *Mot d'Ordre*, M. Saissy avait critiqué l'agence Havas ; M. Lebey jugea que toucher à ses fils télégraphiques, que douter de ses communications, c'était porter atteinte à sa dignité professionnelle. Pour prouver que l'agence Havas ne ment jamais, il a égaré la main de M. Saissy.

Ce duel est ridicule. L'agence Havas est une agence officielle, on peut mettre en doute ses affirmations, on peut critiquer son système de dépêches, on peut taxer ses nouvelles. C'est le droit de tout journaliste soucieux de sa dignité professionnelle.

Tant pis pour les employés qui sont derrière. M. Lebey n'est qu'une espèce de fonctionnaire indécis, le directeur d'une administration qui s'est faite la complice de toutes les fantaisies gouvernementales. C'est un commerçant en informations. S'il croit qu'on a fait du tort à sa boutique, il n'a qu'à en référer aux tribunaux. Mais sous peine de faire éclater de rire, qu'il remette au clou ce fleuret grotesque.

COGNE-DRU.

LE CHOLÉRA FRANÇAIS

Mes amis, voulez vous connaître,
De France, le vrai choléra ?
Ce n'est pas le phylloxera,
C'est l'Allemagne avec son maître.
C'est du trône le candidat,
C'est le code et ses deux mesures,
C'est Poulaud avec ses ordures,
Plonplon, Philippe, et cætera,
Voilà, voilà le choléra.

Le choléra, c'est le microbe
Qui grouille sur le boulevard,
Qui se barbouille avec du fard,
Qui se cache sous une robe.
C'est le pâle amant d'Amanda,
C'est celui qui ne veut rien faire,
C'est la bande de Loyola,
Voilà, voilà le choléra.

C'est au peuple à dire : Halte-là !
— Quand on ne verra plus en France
Ce ramassis et son engeance,
Et qu'ailleurs on le vomira,
Nous n'aurons plus le choléra !

J. RAYER.

DU PAIN ET LES JEUX DU CIRQUE

Réponse à M. COMBET

Certains hommes politiques ne peuvent se défaire de leurs pompierisme ; ils sont pompiers à la façon des héros de l'école de David. Ils jugent la société moderne avec la balance romaine. Ils vivent sur les clichés antiques et se drapent dans leurs redingotes comme les anciens dans leurs toges. Ils parlent de progrès et retardent de vingt siècles. S'ils étaient logiques, ils dateraient leurs diatribes de l'an 59 avant Jésus-Christ.

M. Combet est l'un de ces pompiers-là.

Au temps qui sert de comparaison à M. Combet, c'était à Juvénal de s'indigner ; maintenant c'est pour Jean Guignol métier de rire. Jean Guignol a ri de M. Combet, en ce style patois, plus franc qu'attique. Alors, M. Combet enfle sa voix, chausse le cothurne et grave cette tablette :

« A Monsieur Jean Guignol,

« *Le Panem et circenses* ! n'a été réclamé, dans tous les temps, par des peuples avilis et dégénérés. Il n'a été défendu que par les agents de toutes les tyrannies. Il est d'essence cléricale et césarienne. Et l'on est mal venu de se dire républicain, ennemi de l'empire, si, sous prétexte d'amuser la foule, on réclame pour elle les plaisirs grossiers, immoraux et obscènes contre lesquels vous tonniez alors que ce n'était pas vous qui les tolériez.

« Si vous êtes lyonnais — ce dont je doute fort — vous reconnaîtrez que les fêtes foraines ne sont point faites pour élever l'esprit de notre population, que les feuilletons des journaux à un sou pervertissent et démoralisent, pas plus que ces fetes ou vogues ne servent à favoriser le commerce, si ce n'est celui des marchands de vins, des comptoirs et des maisons de prostitution. Si c'est là le but que vous vous proposez, je comprends votre colère ; seulement ce ne sera jamais le mien, et les pièces ci-jointes vous expliqueront les motifs de ma proposition, que je maintiendrais énergiquement en vue du salut de la République.

« L. COMBET. »

Guignol, héritier de Gautier-Garguille et de Turlupin, ne saurait répondre assez courtoisement : il appelle un chat un chat, et M. Combet une « bugne. » Il a tort, la politesse est à demi dans le gain d'une cause ; puis, M. Combet est un adversaire loyal, dont la sincérité ne saurait jamais être mise en doute l'étrangeté même de ses propositions en est la preuve. Ainsi, au Sénat, il n'est pas un membre plus convaincu que M. de Gavardie. Mettons que M. Combet est le Gavardie républicain du Sénat municipal de Lyon.

M. Combet voit dans les vogues un danger, quelque chose comme un héritage cléricale et césarien, le *Panem et circenses* des romains. Quinze et trente baraquons côte à côte sont attentat aux mœurs. Il redoute pour la République la parade de Cocherie — pas le ministre, l'autre — le massacre des poupées, le tir de salon, les tourniquets de porcelaines, les étalages de sucs de pommes, les marchands de macarons, les matefins fumants, les polkas des cirques, les somnambules aussi extralucides que la bonne Madame Cavattha, que consultait M. Tirard. M. Combet déclare du haut de son faux-col prud'hommes-que que ces petites industries font aller le commerce des marchands de vin et des maisons de prostitution.

Nous ne voyons pas bien ce que la prostitution vient faire là-dedans. Entend-il que l'odeur des quinquets et l'harmonie des orchestres allemands sont des aphrodisiaques ? Parce que les vogues éteindront leurs lanternes vénitienes et imposeront silence à leurs cirques assourdissants, serons-nous plus graves ? Enfin, parce que l'on aura supprimé les jeux du cirque, aurons-nous du pain ?

Les Romains de la décadence demandaient les spectacles gratuits, mais ils demandaient aussi du blé au forum. S'il leur plaisait de voir, sur un char rapide, le gros Damoseppe s'essouffler ou déclamer sur un théâtre le « Fantôme » de Catullus, et Lentule interpréter Laurealus, s'il s'amusait des mimes jouées par un Fabius, s'il riait des soufflets que recevait Mamercus, il avait du blé : il avait du pain.

C'est du pain — et du pain seulement — que réclame la grande foule anonyme : on lui répond en supprimant les baraquons de pauvres, trop étroites pour jouer *Jehan-le-Cerf*.

..... *Et circenses* ! Non, M. Combet. Gracchus même, Gracchus à la tunique tissée d'or, coiffé de banderoles flottantes, s'il apparaissait au cirque revêtu de l'armure du Mirmillon, avec le bouclier, le hasté et le casque, agitant le trident du Rétaire, Gracchus ne ferait pas oublier que l'hiver est rude, que l'atelier

chôme, que nos millions vont au Tonkin et que les gueux au ventre vide heurtent en vain à la porte des ateliers nationaux.

Ecoutez : Ce cri traversant l'espace comme une balle, montant de la rue jusqu'à vous, lugubre strophe du chant de Dupont : Du Pain !

Vous et les vôtres, mieux intentionnés qu'adroits sans doute, pour faire taire ces clameurs plus assourdissantes que celles des pistons de la vogue, vous avez arrêté au passage des cuirassiers en manœuvre et les avez lancés sur les affamés du boulevard du Nord.

Ces charges de cavalerie, ces soldats sabre au poing se ruant sur un peuple sans armes, voilà, M. Combet, ce qui rappelle les époques césariennes. Si vous viviez un peu moins au temps des Néron ou de Domitien, si vous étiez un peu plus de votre temps, vous comprendriez que les jeux de la rue — si grêle et si pauvres — ne sont pour rien dans notre décadence.

Car il paraît que nous sommes en décadence : les français du bas-empire. Paris est la Babylone moderne, Lyon l'imité ; il y a soixante forains dans le département, et M. Combet, nouveau Jérémie, assure que Ninive sera détruite.

Tout le mal dont nous souffrons vient des spectacles en plein vent, des romans du journal à un sou et des marchands de vin. Nos plaisirs sont grossiers, immoraux et obscènes ; nous sommes un peuple avili et dégénéré, perverti et démoralisé. Et il y a à Lyon 57,880 débits de vin.

M. Combet a pétitionné pour les faire supprimer par voie d'extinction : Ce ne sera pas la fin de l'ivresse, mais ce sera la fortune des derniers débitants.

Un nommé Montesquieu — dont l'opinion vaut celle de M. Combet — s'exprimait ainsi :

« Les mœurs ne peuvent pas se commander, mais elles doivent être sous la garde du public. Lorsqu'on veut changer les mœurs, il ne faut pas les changer par les lois, cela paraîtrait trop tyrannique, il faut les changer par d'autres mœurs. On doit réformer par les lois ce qui est établi par les lois et changer par les mœurs ce qui est établi par les mœurs. »

M. Josse était orfèvre, M. Combet est médecin — ou presque — et dans une note manuscrite accompagnant sa pétition imprimée, il veut bien nous dire que le nombre des aliénés a plus que doublé et que le budget de l'assistance a triplé. Je ne vous dit pas depuis quand. En tout cas, ceci ne prouve qu'une chose : c'est que la République fait à la misère une part trois fois plus grande que la monarchie, puisqu'elle lui consacre un budget trois fois plus fort.

L'ivrognerie fut de tous les temps. Sparte l'austère, pour la réprimer, eut recours à un moyen moral : l'ilot ivre. On ne boit pas plus qu'autrefois, et si l'alcoolisme fait davantage de victimes, c'est que le vin bu est davantage frelaté. L'ivresse était plus gaie chez M. Syrophœnix, le cabaretier-baigneur de la porte Idunéenne, parce qu'il était pur le vin qu'y servait la gentille Cyané en tunique courte.

Le cerveau de M. Combet est assombri par les brouillards de notre cité : il voit gris. Il redoute que la République ne se noie dans un tonneau de fuschine ou ne s'attarde à bâiller aux farces de maître Pathelin. Clore la porte des cabarets et renverser les tréteaux de Paillasse : voilà la révolution à faire. Toute la question sociale est là. Un coup d'épée contre le manteau d'Arlequin, et n'ayons d'autre spectacle que celui de nos édiles discourant dans la grande salle dorée de notre parloir aux marchands.

La Première, celle dont M. Combet se dit le fils, ne montrait point, en dépit de son austérité, un tel dédain pour les spectacles. Que notre conseiller feuillette la collection de la *Gazette nationale*, il y verra, à l'exclusion de toutes les autres nouvelles, entre une séance de la Commune et de la Convention, après un discours de Saint-Just, une apostrophe de Robespierre, une provocation de Marat, ou un rapport de Pache, le spectacle du jour. Ainsi l'an I^{er} de la République, le 27 septembre 1792, le *Journal officiel* publie la discussion concernant Lyon et l'envoi des trois commissaires : Boissy-d'Anglas, Vetel et Legendre, puis aussi les plaisirs du soir, dont voici l'exacte copie :

Académie de musique. — *Edipe à Colonne.*

Théâtre Italien. — *La suite des deux petits Savoyards ; Stratonice.*

Théâtre de la Liberté et de l'Egalité, rue Richelieu. — *Caius Gracchus, le Barbier de Séville.*

Théâtre de la rue Foydeau. — La première représentation de *l'Officier de fortune*, précédé du *Marquis Tulipano*.

Théâtre du Marais. — *Le Misanthrope, l'Heureuse erreur.*

Ambigu-Comique. — *La Bascule, l'Epreuve raisonnable, Mazet, la Chanson des braves marseillais.*

Théâtre du Vaudeville. — Relâche.

Huit jours après, le *Journal officiel* donne en cinquante lignes le compte rendu de *l'Officier de fortune*. C'est un opéra en deux actes et en vers « qui a fort bien réussi. » Tous les auteurs ne sont pas malheureux au théâtre.

Et le journal officiel de la Convention estime que les spectacles ne sauraient nuire au peuple, ni ralentir l'amour de la patrie. Voici ce qu'on y lit le 15 octobre 1792 :

Théâtre du Palais

« L'ouverture de ce théâtre se fera incessamment par une représentation pour les frais de la guerre. Ce qui a retardé l'ouverture de ce théâtre, c'est le départ pour les frontières des artistes chargés des décorations. »

Oui, dira M. Combet, mais il s'agit des spectacles chers — et je ne fais la guerre qu'à ceux bon marché. Sont-ils plus immoraux ? Et le fond du sac dramatique, est-ce partout autre chose qu'un mari cocu, battu et content ?

Donnez du blé, puissants du forum, nous verrons plus tard pour le cirque. Mais la parade la plus dangereuse pour la moralité publique, c'est encore celle que font en ce moment, au

Palais Bourbon, les ministres dont M. Combet est le très humble admirateur. Le pitre qu'il faut siffler, c'est ce Ferry : menteur aussi effronté qu'insolent, corrupteur des mœurs, intrigant et despote. Ceux qui le huent et lui lancent des trognons de pommes, ce ne sont pas, comme M. Combet l'insinue « les agents provocateurs de la presse, — ce sont les gens qui prennent les choses de haut et estiment que le spectacle avilissant n'est pas celui des vogues : mais celui du pouvoir.

Une loi contre l'ivresse, c'est votre palliatif. Vous ne voyez donc pas, M. Combet, que nous ne sommes saouls que de la honte bue !

Georges LETELLIER.



L'ANCIEN GUIGNOL

Hélas ! L'hiver est revenu,
Avec lui son triste cortège
Portant au pauvre pour menu
Beaucoup de neige !

Ce dernier aura froid et faim
Il ne trouvera « sacrilège ! »
Point de travail et pas de pain,
Rien... que la neige !

Puis la mort, l'implacable mort !
Qui déjà le guette et l'assiège
Le déposera « cruel sort ! »
Cinq pieds sous neige

Et le riche bien à couvert
Sous un duvet qui le protège
Regardera, bravant l'hiver,
Tomber la neige !

.....

Venir en aide à son prochain,
C'est un bienfait qui nous allège ;
Aux malheureux tendons la main
Et... plus de neige !

K. MOMIL.

AMENDE AMÈRE



Le drapeau français flotte à Tunis. Les poètes à gages des cantates officielles ont bien voulu nous apprendre que le vent de la liberté gonflait les plis de ce drapeau-là. La preuve : un journal de Tunis, le *Forbice*, s'est permis d'attaquer le cardinal Lavigèrie, évêque de Carthage, que le pape congratulait ces jours-ci. Les juges français ont condamné l'audacieux journaliste à 200 francs d'amende.

Dernièrement, pour le même fait, un avocat subissait une pareille condamnation.

Ainsi, à Tunis, la presse est libre de se taire. Toucher à ce vieux farceur de Lavigèrie, c'est un jeu dangereux. Un chien peut regarder un évêque — pas un journaliste. Les robes rouges se protègent.

Il y avait un endroit écarté où d'écrire à l'aise on avait la liberté ; la France de M. Martin-Feuillée en devient la protectrice : respect au clergé !

C'est un truc. On disait que la Tunisie ne rapporterait rien : allons donc ! elle rapporte des amendes.

GNAFRON.

Monologue d'un Ouvrier sans travail

Braves gens du Conseil. Ils ont compris que ceux qui ont versé leur sang pour la République ont droit à un bout de pain... on va ouvrir des chantiers nationaux.

... Chantiers nationaux ça a déjà existé ça... en 48... Louis Blanc... oui Louis Blanc en était... ça a même amené du grabuge... parce que les meneurs étaient pas des purs...

Ça tarde, il y a trois semaines. Encore rien d'ouvert. Cristi quoi donc qu'on attend ?

L'hiver, peut-être...

M. Gailleton a été à Paris, il est revenu... on va démolir les fortifications... Bon y a de l'espoir. J'ai été embauché hier, c'est-à-dire que l'on m'a inscrit — Paraît que c'est la même chose.

J'ai faim, tonnerre, que j'ai faim. Brrr ! ce que ça pince ! Tiens un journal. La « Chambre va voter le 200^e millions

pour le Tonkin. » Des millions pour le Tonkin — Et pour nous... ? Rien... si des terrassements à dix sous le mètre.

Politique coloniale : peut être qu'après ça on paiera le pain moins cher. La farine sera même si bon marché qu'on parle déjà de mettre un impôt dessus.

C'est aujourd'hui qu'on embauche. En route, le soir on aura de l'argent... on pourra manger presque à sa faim... on paiera son loyer. Boulevard du nord — C'est ici... y a des compagnons, on est 150.

— Pardon excuse, c'est vous qu'embauchez ? j'suis inscrit... comment non ? vous n'en prenez que dix, c'est pour dix ouvriers qu'on a ouvert des chantiers... Vous blaguez ? Il ne blague pas, on nous ferme la porte au nez.

Ça ne passera pas comme ça. Nous voulons du turbin. Nous ne mendions pas peut-être : c'est de l'ouvrage que nous demandons — on restera là. Il faut protester, on se moque de nous.

Un urbain...

Circuler ! pourquoi circuler !... Rentrer chez moi ? J'ai pas de domicile...

Je reste : je veux travailler, je suis un ouvrier : je suis pas un voleur !

Oh ! quoi donc ? Des gens à cheval, comme sous l'Empire. Voyons, je me trompe, c'est des cavaliers qui font l'exercice... Leurs lattes brillent.

On se bouscule...

On nous écrase...

Faut se sauver...

A l'assassin !

Pour une charge c'est une vraie charge.

Me revoilà dans la piaule.

Pas de pain, les enfants.

Ma blouse est déchirée, oui, c'est un carabinier qui la déchirée d'un coup de sabre.

Un carabinier de M. le préfet.

La force, toujours la force... c'était l'argument des anciens régimes : c'est l'argument du régime nouveau.

République, qui fait fouler les ouvriers aux pieds des chevaux de tes soudards. République... je ne te connais pas... ce n'est pas toi que j'appelle depuis des mille et des cent ans.

Quoi, mes petits pleurent... mes petits ont faim...

Patience, mes mignons... demain paraît qu'on travaillera... Allons bon voilà qui neige à présent, nom de Dieu.

CHAMPAVERT.



OMELETTE DU JOUR

Piété à la mode de Caen.

L'*Univers*, parlant du crime que nous ayons raconté hier, dit : « La morale du divorce est absolument la morale de la femme Aveline »

Absolument, pas tout à fait, *Univers*, la femme Aveline pratiquait la morale chrétienne.

**

L'*Univers* publie aujourd'hui les petites correspondance de la rue Drouot. Les abonnements augmentent. On recommence à trouver l'*Univers* dans toutes les sacristies.

**

M. Georges Cochery, fils de son père, a reçu la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Charles, que lui a conférée le prince de Modaco.

Ce n'est pas à coup sûr parce que le service des postes marche comme sur des roulettes.

**

Extrait de la *République française* :

« Dieu, dit une romance sentimentale, prodigue ses biens à ceux qui font vœu d'être siens. »

La romance sentimentale en question est tout simplement une fable de La Fontaine : *Le Rat qui s'est retiré dans un fromage de Hollande.*

Confondre La Fontaine avec Loïsa Puget ! quelle gaffe !

**

Le bonnet de coton est un fruit. C'est la Patrie qui nous l'apprend :

« La manifestation des bonnets de coton a porté ses fruits. Ils ont mis, il est vrai, quelques années à mûrir, mais ils tombent maintenant à foison dans le panier aux faillites. »

On le voit, ce sont des fruits tardifs, qui mûrissent lentement. Nous serions curieux de connaître sur quel arbre ils poussent, la Patrie n'ayant qu'indiqué l'endroit où on les récolte : le Sentier.

**

Enseigne cueillie en Normandie :

Café de la noblesse et de la gendarmerie.

Aussi naïve qu'inédite.

MADELON.



NOS ARTISTES

M. MASSART (du Grand-Théâtre).

Il était une fois un bel officier, il servait dans les armées de sa majesté Belge.

Ce pacifique pays oublie les lenteurs énervantes de la paix en confiant, à ses guerriers, des instruments de musique. Il chante ses victoires par anticipation ; il célèbre des combats qui arriveront peut être et comme ses canons se taisent ses trombones rugissent.

Donc, notre bel officier ver-ait des flots d'harmonie sur les obscurs défenseurs de la couronne du pays des Kermesses. Il était jeune, et avait la taille bien prise, et, surtout, une voix splendide. Enfant de la balle, il avait egayé les chambrées brabançonnées, qui ne sentent jamais la poudre, par ses chants radieux ; il avait grandi ravissant les anciens, à l'heure, où sous le clair soleil, scintillent les larmes sur lesquelles on pourrait impunément écrire : « Tu ne tueras point ! »

En Belgique, l'audition de la cantate couronnée du prix de Rome est une solennité que rehaussent de leur présence les souverains. Le compositeur, cette année-là, était un chef d'orchestre militaire. L'interprète : un officier Il fut superbe. Dès la première phrase, les bravos éclatèrent ; le succès alla crescendo. L'armée belge venait de remporter le plus beau triomphe dont parlera l'histoire.

La reine fut séduite — quelle femme, fut-elle couronnée, peut résister aux charmes d'un ténor. — Sur son ordre, le jeune officier se présenta, tremblant, devant elle. Elle l'interrogea, et lui conseilla de cultiver une voix si pleine de promesses.

Ce fut ainsi que le lieutenant Massart, en congé illimité, entra au Conservatoire de Bruxelles. L'armée compta un officier de moins : ce qui en Belgique n'est pas très sensible, et l'art bientôt, un ténor de plus.

Et quel ténor ! Rappelez vos souvenirs, dilletanti lyonnais, — souvenirs d'un jour, souvenir d'une heure. C'était hier, c'est à l'instant que vous l'avez entendu. Sa voix bien assise, d'un timbre doux, moelleuse, chaude, monte sans peine au *re* bémol, escaladant l'ut de poitrine : ce sommet des gammes masculines.

Quand il se fut découvert la voix, qui nous charma dans *Lucie*, la *Favorite*, les *Huguenots* ou la *Fuite*, il douta encore de lui et, sur le point de signer avec le théâtre de la Monnaie, un bail de trois ans, il alla demander à M. Vaucorbeil son opinion.

Devait-il troquer contre l'épée la lyre ? M. Vaucorbeil — l'oracle par excellence l'écouta et lui répondit :

« Je regrette de ne pouvoir vous engager dès aujourd'hui, mais je viens justement de signer un engagement avec un autre ténor, acceptez l'engagement qu'on vous offre. — La Monnaie est une bonne école et nous nous reverrons bientôt. Quant à vos scrupules, laissez-les de côté, fussiez-vous général, je vous dirais encore de quitter l'armée pour le théâtre.

Bruxelles, quelques jours après, annonçait le début de l'officier. Enfin ! dirent les Belges, nous allons donc voir l'armée affronter le feu — de la rampe. Il fut magnifique et de tenue et de talent. Sous ses ordres ou enflammée par lui, la troupe donna d'ensemble et aux bravos répétés du public. Seize fois la *Favorite* revint à la charge et seize fois elle fut victorieuse.

Le lieutenant Massart gagna, ce soir-là, l'épaulette de ténor. L'Albary, passant à Bruxelles, fut séduite par ce jeu et cette voix, Et voilà M. Massart donnant dans la *Somnambule*, *Lucie* et *Faust*, la réplique à la grande cantatrice italienne. Covent-Garden le garda trois mois.

C'est à M. Lassalle que nous devons la présence de M. Massart. Il l'entendit à Bruxelles, et conseilla M. Dufour de l'attacher à notre opéra, ce traité fut signé pour deux ans Il débuta dans *Guillaume Tell* et l'on prend l'habitude de faire plus que le bisser, car dans son chant la diction égale la pureté.

Dans l'intimité, c'est mieux un galant homme qu'un aimable compagnon. Il fréquente peu le cabaret à la mode ; il redoute l'ivresse pernicieuse des causeries coude à coude aux tables des cafés. Tant y ont noyé leur gloire. Puis est-il rien de plus fragile qu'un ténor ? Il est vrai que le foyer lui offre de douces compensations, que le bourgeois doctoral et vertueux, s'indignant à la pensée que M. Golt est fleuri de rouge et que Gil-Perès aura une statue — sache bien que cet artiste est l'époux d'une adorable femme et que la toile tombée, il se laisse aller aux charmes du chez soi.

Puis il explique aussi cet éloignement ; se tenant à distance de la foule, il conserve son pouvoir mystérieux, il reste le souffle animé des fictions poétiques. N'étant point connu, le mirage est plus complet, l'assimilation plus parfaite, et le public ne cherche pas derrière le masque d'Eléazar, le héros, le visage de Massart, l'acteur.

Wagner pensait de la sorte, quand pour ne pas effaroucher l'idéal, par la matérialité de la vie vraie, il fit construire la scène de Boyreuth.

OCTAVE LEBESGUE.

AUTRES AUTOGRAPHES

Pour faire un vrai républicain, seul ici j'ai le caractère
GAY.

Je n'aime pas entendre appeler familièrement ma femme
LASSALLE.

Dans l'occasion je boirais tout comme un autre aussi
FOND.

Si nos rivières ne roulent pas de l'or, autre est leur utilité
DU SABLON.

Trop blanche est ma main
Pour le travail commun. CARRIEZ.

J'aime par dessus tout ce qui est jeune et franc
PICARD.

A moins de laver son linge sale en famille, il faut passer
par la RIVIÈRE.

O Français, quoique tu sois léger, n'oublie pas
TERVER.

Je préférerais toujours plutôt deux dindes qu'une
BONNOIT.

Malgré toutes ces loteries, je ne gagne pas souvent
DEBOLO.
DUR-A-CUIRE.



LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE

— C'est-y vous, mame Beauminet ?
— Comme vous le dites, mame Beaupétard.
— Avez-vous lu le *Petit Lyonnais* ?
— Non, j'lis qu'l' *Nouvelliste* : y a que des curés dans ma maison.

— C'était-y dedans l'affaire de la rue Dominique ?
— Quelle affaire, mame Beaupétard ?...
— Une horreur !...
— Ah ! mon Dieu ! vous m'en voyez toute chose. Quoique c'est encore ?...

— Que j'vous conte. Rue Saint-Dominique y a une concierge, mame Vipère, qui marche sur la soixantaine...

— J'vous vois venir : elle a été violée !... Ces gueux d'hommes, ça n'a plus l'respect des jeunes filles. ... Ah ! ah ! J'aurais bien voulu être à sa place... allez !

— Et moi donc... Mais s'agit pas de ça !
— Dites vite, j'ose pas penser.
— Elle a été condamnée en justice...
— En justice ! Quoi qu'elle avait fait ?
— Pas plus de mal que nous... c't'innocente créature...

Elle avait seulement, par manière de causer, dit qu'un de ses locataires était un brigand...

— Ça c'dit tous les jours ces choses-là.

— On lui a mis 175 francs d'amende, sur quoi le propriétaire il donnera 75 francs.

— C'est pas Dieu possible !

— Alors, y a plus moyen d'parler... Si c'est ça, où sera l'plaisir d'être concierge ?...

— Oui, ma chère, faut qu'on soye muette !

— A moins qu'on ait des locataires qui soient sourds.

— Pourtant, vous savez, moi, j'ai pas peur. J'suis la discrétion même... J'ferme les yeux sur c'que j'dois pas voir... La madame Dupont c'est une cocotte, mais ça ne regarde qu'elle, et si l'épicière en bas est cocu, j'y fourre pas mon nez. T'nez, c'est comme c'te grande bringue qui descend, où croyez-vous qu'à couratte ? chez son monsieur. Seulement, vous savez, c'est un homme distingué : il est marié... J'peux bien même vous dire son nom... c'est le bonnetier d'en face... J'sais bien

que M. Floridor n'entre pas à deux heures du matin parce qu'il enfle des perles... à deux heures du matin, y a pas de perles... C'est comme à l'entre-sol, le négociant, y va faire faillite ; mais est-ce que tout ça c'est mon affaire ? Non, est-ce pas ? Eh ben, alors ! pourquoi que je m'en mêlerai ? V'la comme j'suis, moi. Bonjour, bonsoir. M'sieu a une lettre ! Madame une carte postale ! Les cartes postales, ainsi je ne les lis même pas... qu'quand elles sont tournées du bon côté, et encore c'est pour manière d'occuper les yeux et d'apprendre à lire toutes les écritures... La dernière que j'ai reçue pour la petite fleuriste était d'un drôle. Y avait comme ça dessus : « Mademoiselle, venez donc payer le chapeau que vous avez fait faire pour aller à Rochecardon, ou faites-le payer par vos messieurs. Il n'mettraient que dix sous chacun qu'ça ferait plus que le compte. »

— Ah ! qu'c'est rigolo, mame Beaupétard. J'en ris comme une folle... ma chemise... est à tordre.

— Vous croyez peut-être que j'vais raconter ça à tout le monde... J'le garde pour moi... Quand j'ai pris le cordon, j'me suis mis un cadenas à la bouche... V'la le facteur... Une lettre pour la concierge !

— Un billet doux !

— Mame Beauminet !...

— Vous êtes toute déconfitée !...

— Ça vient de la justice... tous mes locataires m'assignent... Restez, mame Beauminet !... consolez-moi... la rente de Bibi va y passer...

— Non, faut que je m'en aille !... J'ai l'idée que l'facteur a dû passer à la loge... Ces locataires, ça peut pas retenir sa langue : faut que ça dise tout aux juges de paix.

MADELON.

LA FIN DU CHOLÉRA

On peut considérer l'épidémie cholérique comme éteinte. La préfecture ne livre plus de bulletin sanitaire ni à Paris ni à Nantes.

A ce propos, signalons l'ingénieuse carte que vient de dresser M. L. Carvin, laquelle permet de suivre mathématiquement la marche et l'intensité du fléau en Europe.

C'est un document d'une incontestable utilité.

Grâce à Uzès

Le colonel le plus connu de l'armée française est sans contredit le *Colonel Ramolot*.

Un éditeur intelligent — il y en a, je vous l'assure — s'est dit, avec raison, qu'une édition illustrée du livre humoristique de Charles Leroy aurait un succès fou. C'était bien pensé. C'est par dizaines de mille que les exemplaires s'enlèvent. Mais il faut ajouter bien vite que les dessins sont d'Uzès. Plume originale entre toutes. Autant de dessins, autant de tableaux de mœurs militaires. Les nombreuses vignettes semées dans le livre ne le cèdent en rien au texte, comme humour et comme esprit.

Si pékins sont pas contents, sacregnon gueugneu, sont rud'ment d'ficles.



PARTIE DE BOULES

Charade

Proposée à la sagacité des lecteurs du *Guignol* par M. S. Prit, qui donnera à celui des gagnants que le sort désignera un ABONNEMENT DE SIX MOIS.

*Lizon dormait dans la prairie
Et Tircis, de loin l'admirait,
L'air était pur, l'herbe fleurie,
Mon tout sur mon premier chantait.*

*Mais à pas de loup de la belle
Le berger, bientôt s'approchait
Et riant de la jowencelle
Tout folâtre la regardait.*

*Mon second d'une chansonnette,
Chansonnette du cher oiseau,
Préviend l'adorable fillette
Des chauds desirs du damoiseau.*

*On la vit fuir dans la prairie
Aussi vite qu'elle pouvait,
L'air était pur, l'herbe fleurie,
Mon tout sur un arbre chantait.*

Il va sans dire que le *Guignol* donnera son abonnement comme d'habitude. Il n'y a qu'un français... non, je veux dire : Qu'un prix de plus.

PIQUE-BISE.

CHRONIQUE DU POULAILLIER



GRAND-THÉÂTRE

La Juive et M^{lle} Hansselmans; la Société symphonique de Lyon.

CÉLESTINS

Mousseline, drame inédit de M. Louis Besson
« Tout pisse » dit le proverbe, et les artistes lyriques plus que tous les autres s'aperçoivent que le terrible proverbe dit vrai. Nous venons d'en avoir un exemple coup sur coup : d'abord, M^{lle} Galli-Marié, qui n'est plus que l'ombre de celle qui fut jadis Carmen et Mignon; puis M^{lle} Hansselmans qui fit, paraît-il, les délices de Lyon il y a une dizaine d'années et qui a fait l'autre soir, dans la Juive, un mauvais premier début. Mieux valait M^{lle} Van Canteren si l'on ne pouvait pas la remplacer par quelque artiste meilleure.

Samedi soir, il y avait foule au Grand-Théâtre. La société symphonique de Lyon avait organisé un concert-spectacle bien digne d'attirer pareille affluence. Mais procédons par ordre.

Tout d'abord, M. Aimé Gros, l'habile chef d'orchestre de la société, cède sa place à M. Arthur Coquard, le compositeur parisien dont les journaux ont déjà colporté de toutes parts la renommée grandissante. Il dirige l'exécution de trois de ses compositions : *Ossian*, *L'Épée du Roi* (entr'acte), et un *Menuet* à l'allure très originale. Musique savante qui a besoin d'être exécutée et écoutée par d'excellents musiciens.

M. Aimé Gros reprend place au pupitre et l'orchestre attaque le *Désert*, de Félicien David. On a déjà beaucoup parlé de ces belles pages musicales et il serait superflu d'en faire ici l'éloge; l'exécution de samedi était excellente avec

MM. Lamarche, Desflache, Dalbert, l'orchestre et deux sociétés chorales.

Enfin, comme complément de cette soirée, M^{lle} Reichemberg, qui s'est fait applaudir dans deux petits levers de rideau : *Au printemps* et le *Feu au couvent*. Cette gracieuse artiste a dû, pour satisfaire un public absolument transporté par tant de grâce charmante, nous dire en plus une toute petite poésie, et la fête s'est terminée par la *Nuit d'octobre*, de Musset, qu'ont fort bien rendu MM^{mes} Antonelli et de Gerbert.

An total, un très gros succès pour la Société symphonique de Lyon, qui peut être certaine d'en trouver toujours un semblable quand elle organisera des scènes pareilles à celles de samedi.

Hier mardi, nous avons aux Célestins un véritable première. *Mousseline*, drame inédit de M. Louis Besson, de Lyon, appartient à l'école naturaliste. Cette école, qui est peut-être la meilleure, prétend puiser l'enseignement et la morale du roman ou de la pièce, non dans des effets imaginaires ou des types idéals, mais simplement dans la reproduction de la vie telle qu'elle se passe autour de nous.

A ce point de vue, *Mousseline* est resté dans les limites de la vie réelle du possible, sauf peut-être le troisième acte qui est un peu forcé. Le tableau de la folie n'est pas nouveau; c'est une reproduction du *delirium tremens* de Zola, le grand prêtre du naturalisme. Mais l'on ne peut pas demander la perfection à un débutant et — avec quelques corrections — le drame de M. Besson pourra bien avoir un certain succès.

M^{lle} Délia a fait preuve dans le rôle de Mousseline de très sérieuses qualités; l'acte de la folie a été fort bien rendu. Le reste de l'interprétation a fort bien marché avec MM. Gerbert, Demey, Mercier, Dumoraize et M^{mes} Simon-Jalabert, Belliard et Schmid.

Nous ne pouvons qu'encourager la direction à renouveler autant que possible les essais de décentralisation artistique. Les auteurs de Paris eux-mêmes viendront lorsqu'ils auront à leur disposition une scène comme celle de Lyon. Combien de chefs-d'œuvre peut-être dorment dans les cartons attendant leur tour de voir le feu de la rampe; et le tour ne vient jamais pour beaucoup d'entr'eux.

CIRQUE RANCY (avenue de Saxe)

Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. Les jeudis et dimanches représentation supplémentaire, à 3 heures après-midi; la salle sera éclairée au gaz et toutes les attractions y prendront part.

CIRQUE PLÈGE (cours du Midi, côté Rhône)

Tous les soirs, à 8 heures, représentation par la troupe équestre. Les dimanches et jeudis, deux grandes représentations.

THÉÂTRE BELLECOUR

Les réparations que nécessitaient l'organisation du cirque sont à peu près terminées.

L'administration a engagé des artistes qui obtiendront certainement de fort beaux succès. La soirée d'ouverture aura lieu samedi.

THÉÂTRE-GUIGNOL (du passage de l'Argue)

Tous les soirs, représentation variée.

THÉÂTRE-GUIGNOL (de la rue Port-du-Temple)

Tous les soirs, représentation variée.

POLYTE DU PLATEAU.

..... SONT DES HOMMES!

Le général Logerot, commandant le 8^e corps d'armée, adresse ses plus chaudes félicitations aux quatre gendarmes qui ont arrêté le mineur de Montceau-les-Mines.

Il y a quelque chose comme ça dans *Madame Angot*.

Les soldats de Logerot
Sont des hommes... (bis).

PHÉNOMÈNES DE LA SEMAINE

Apparition de la neige sur les maisons.
Disparition du latin dans les journaux.

Un nouveau train de luxe dénommé « spécial-salon » circulera le mardi de chaque semaine entre Paris et Menton, à partir du 25 courant.

Ce train, uniquement composé de salons P.-L.-M., passera à Lyon à trois heures 17 du matin, et il aura 5 minutes de stationnement.

Quant à présent, ce train n'aura pas de retour sur Paris.

Le Rédacteur-Gérant, FERRIEUX.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPÔT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste.
Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des *Dragées à base de Valériane de zinc* et des principes actifs du *Quinaïna*, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses

LA DISTILLATION A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

Avec l'instruction, le bien-être général pénètre chaque jour davantage partout. Un vulgarisateur, bien connu par ses publications utiles dans l'un des journaux les plus répandus, M. VALYN, collaborateur du *Petit Journal*, a compris tous les avantages de la distillation domestique comme moyen d'acroissement et de bien-être général. Pour rendre son idée pratique, il a imaginé et fait construire par M. BROQUET, de Paris, DONT LES POMPES POUR LES VINS, SPIRITUEUX et tous autres usages, sont universellement appréciées un alambic portatif, qui par son peu de volume et son prix modéré doit pénétrer partout, particulièrement dans l'intérieur des familles. Il est incontestable qu'il se perd dans la plupart des maisons bien des substances qui pourraient être soumises à la distillation. Par l'usage de l'Alambic Valyn, rien ne se perd dans une exploitation bien dirigée; fabrication directe d'alcool pour tous les besoins domestiques, utilisation de toutes les substances végétales : fleurs, fruits, marc de raisins et de pommes, liquides fermentés, grains avariés, eaux distillées, etc., etc., dont les résidus azotés sont encore par surcroît un des éléments de la nourriture du bétail. Sa supériorité, outre la perfection de sa construction et son extrême bon marché, tient aux dispositions des éléments qui le constituent. Par son incontestable utilité, l'Alambic Valyn rend de grands services à l'économie domestique, ce qui explique la vogue dont il est l'objet. Demander à M. BROQUET, 121, rue Oberkampf, Paris, l'envoi franco du prospectus détaillé.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 1
Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables
A vue 20/0
A CINQ Jours de vue. 30/0
A six mois 41/20/0
A un an et au dessus. . . 50/0

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements. Emissions

BANQUE VICTORIA

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

En vente A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, 14

LYON

LISTE OFFICIELLE

DE LA LOTERIE TUNISIENNE
10 CENTIMES

AUX MÉDAILLES

PRIX-FIXE

Maison J.-C. SIMIAN

74 & 76, rue de l'Hôtel-de-Ville
LYON

Voulant être agréable à sa clientèle, la Maison J.-C. SIMIAN met en vente un stock très avantageux de Chaussures grises pour dames, fillettes et enfants, depuis 2 fr. 25.

Les Magasins sont fermés les dimanches et fêtes.

L'ABEILLE

La plus ancienne Compagnie française d'assurances à primes fixes contre la GRÈLE.

FONDÉE EN 1856

Au capital de huit millions

Depuis sa création, elle a payé à environ 124,000 propriétaires ou cultivateurs plus de 36 millions, montant intégral des pertes constatées. Pour tous renseignements, ainsi que pour traiter, s'adresser à MM. TRIBOLLET et MOUTOZ, à Lyon, place de la République, 42, ou aux agents Cantonaux.

A vendre à l'amiable

ensemble ou séparément

L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET

le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans, et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C^{ie}, arrivée au terme de son expiration.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeurs à Blois, rue Denis-Papin, 13.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES

comprenant :

la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1^{re} livraison une Carte de la Cochinchine et du Tonkin.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

VIE FRANÇAISE

comprenant :

la biographie de tous les Français marquants de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres, journaux, etc.; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France.

Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. GREY, la 2^{me} celui de V. HUGO, d'après Bonnat.



ALAMBICS-VALYN Depuis

Cuivre rouge étamé, solidité garantie, emploi facile
PORTATIF ET FONCTIONNANT A VOLONTÉ à feu nu et au bain-marie
Distillant économiquement : fleurs, fruits, plantes, marc, grains, etc.
Indispensables aux Châteaux, Maisons bourgeoises, Fermes et à l'industrie.
PRIX SANS PRÉCÉDENTS : 50 fr., 75 fr., 100 fr., 150 fr. et au-dessus
BROQUET & C^{ie}, 121, r. Oberkampf, PARIS, Seul Concessionnaire
Demander également le Catalogue illustré des POMPES BROQUET pour tous usages.

50 fr.